

Introduction

Dans l'ambiance de promotion du cognitif qui gouverne nos esprits postmodernes, il est fréquent d'examiner l'attitude esthétique avec une froide attention qui ne sied guère à sa figure courante. Non seulement, dans sa pratique même, la sentence esthétique précède la plupart du temps toute ratiocination, mais l'affect qu'elle célèbre est souvent si fort qu'on se débrouille avec l'intelligence, à coup d'expédients, pour lui trouver après coup quelque justification. Cette sorte d'inversion désinvoltée du comportement « normal » – où Monsieur de Pourceaugnac trouverait sans doute à redire, comme lorsqu'on le persuade qu'à Paris on pend l'accusé avant de faire son procès – explique tout aussi bien qu'on regarde parfois l'esthétique pour une expérience éminemment subjective, voire même pour un parangon du subjectivisme. Mais, à prendre quelque recul avec ses propres roublardises, on y découvre une part certaine d'objectivité *d'autant plus efficace qu'elle est enfouie*. L'affect ne se contente pas d'extérioriser un flux d'humeur intime, il témoigne aussi d'un habitus qui, plus il est ancré en nous, plus nous adhérons à sa nécessité intérieure, et plus il prend l'apparence volage de la spontanéité.

L'objet esthétique est toujours considéré à l'aune d'une opinion ou d'une conception qui fonctionne plus ou moins comme une norme (au sens de Hume) : c'est elle qui nous dirige vers le goût ou vers le dégoût. En même temps, cette sorte d'objet semble se différencier des autres par le fait que sa rencontre, plus ou moins imprévue, peut en retour agir puissamment sur notre goût, pour l'éveiller ou le changer. La conversion est, en esthétique, un thème aussi pertinent qu'en religion ; on change même de goût plus facilement que de religion ; on ne perd la foi qu'une fois, mais l'agueusie se soigne. L'esthétique est un *domaine, par excellence, expérimental*. Certes, ne soyons pas trop optimiste. Nos règles personnelles sont fragiles devant les normes collectives et, considérés comme des sujets sociaux, à l'aune d'un habitus culturel, nous paraissions suivre la trace du troupeau. Mais

ne soyons pas non plus trop pessimiste : chacun de nous a aussi son jardin secret ; chacun de nous peut se ressouvenir d'un frisson solitaire qui trancha un jour avec l'indifférence d'autrui ; et nous garderons longtemps une trace mnémonique, peu ou prou circonstanciée, de l'objet qui aura secoué un moment notre apathie.

La conversion possible et ses jouissances passagères, mais peut-être intenses, indiquent l'importance de l'intime en esthétique. Une philosophie qui n'entend rien aux choses privées ou ne veut rien entendre à leur sujet ne peut que passer à côté sans s'arrêter. Il se peut bien qu'elle passe à côté de l'essentiel, et, à cet égard, l'intime conviction que nous avons tous de la vérité de nos sentiments, si elle ne nous autorise aucunement à les imposer aux autres (« tout individu devrait être d'accord avec son propre sentiment, sans prétendre régler celui des autres » disait Hume¹), est loin de n'être qu'une prénotion qu'une science du goût se devrait de réfuter, par pure morale scientifique. La vérité du goût est, d'ailleurs, amoral. Sartre soulignait à juste titre l'identité du plaisir et de la conscience : le plaisir ne s'ajoute pas plus à la conscience, « comme une eau qu'on colore », que la conscience ne s'ajoute au plaisir, « comme un faisceau de lumière² ». Mon plaisir arrive en même temps que ma conscience de l'éprouver. Je peux le refouler ensuite, surpris, gêné, choqué, comme si tout mon être le réprouvait, il n'empêche qu'il a eu lieu comme fait de conscience. Le dégoût nous saisit de même, tandis qu'en raisonnant on admettrait la possibilité d'aimer.

À ce degré ultime où tout semble se jouer dans l'intime, au plus fort de l'épreuve du plaisir, il faut bien convenir toutefois que l'objectivité est loin d'être abolie. On sait que les coups de cœur sont plus sûrement provoqués par l'adhésion à une norme d'apparence extérieure que par une pure nécessité intérieure, d'ailleurs aussi improbable en tant que pure que la neutralité du sentiment esthétique. On le sait, au sens d'un savoir et non d'une conviction ; cela veut dire que la théorie de l'expérience esthétique n'est pas le simple constat du cri du cœur ni même sa description poétique. Je dis bien : la théorie de l'expérience esthétique. Vouloir qu'elle tienne compte de l'intimité sans laquelle aucun sentiment ne peut exister, c'est vouloir aussi trouver les moyens intellectuels de rendre compte de ce rôle de l'intimité que la conviction nous souffle. Mais cette même distance que nous prenons avec nos sentiments dans l'espoir d'en dire si peu que ce soit nous place au point de vue même d'où se présente l'objectivité qui les suscite ou qui les guide : d'une part, l'objet lui-même devant lequel nous sentons esthétiquement ; d'autre part, les structures intériorisées qui déterminent ce sentir.

• 1 – *De la norme du goût* (*Of the Standard of Taste*, 1757), trad. Renée Bouveresse, in *Les Essais esthétiques*, deuxième partie : *Art et Psychologie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1974, p. 83.

• 2 – *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, nrf, 1943, p. 21.

Si on abandonnait la question esthétique au dialogue entre les objets et les structures objectives, celui-ci tournerait court. On a aucun mal à se persuader, comme le disait Hume, qu'il faut qu'il y ait un accord entre certaines qualités des objets et certaines dispositions de notre esprit³. Cela nous explique peut-être « comment ça marche », mais aussi comment marche n'importe laquelle de nos relations au monde, cognitive ou autre. Or, le nœud intime, supposé venir ranimer le dialogue, n'est pas non plus spécifique à l'expérience esthétique (le XVIII^e siècle s'initia à la question du plaisir par la religion et la morale). La théorie esthétique n'invente rien, ne découvre rien ; elle bricole avec le savoir, accueillant les apports de la cognitive lors même qu'elle minimiserait le rôle du cognitif ; devant la difficulté patente d'une science de l'affectif, elle doit « faire avec ». Construire une théorie esthétique, c'est montrer en quoi l'esthétique mérite sa propre théorie. Cela exige une pédagogie du problème, au sens où Bachelard l'entendait. D'un cadre général où objectivité et subjectivité s'organisent réciproquement, loin d'abandonner cette dualité au profit d'un pathos infructueux, il s'agit de dégager progressivement l'autonomie de l'esthétique ; il s'agit, plus exactement, de lutter sans cesse, pied à pied, pour cette autonomie, jusqu'au dernier mot.

Aux balises abstraites, il faut encore ajouter un double point de contact avec l'empirique. On *fait une expérience* ou on *a de l'expérience* : non seulement l'expérience esthétique participe de ces deux sens de la notion d'expérience, mais il semble bien que le problème qu'elle pose aux philosophes accentue leur différence, voire leur dissonance. Le vécu esthétique orienterait vers la subjectivité, tandis que l'acquis esthétique orienterait vers l'objectivité ; d'un côté, les sentiments éprouvés singulièrement par un sujet, de l'autre, les prédispositions à tel ou tel goût qui déterminent culturellement ce sujet ; en termes de valeur, à la valeur absolue du plaisir intime s'opposerait la valeur relative des règles sociales. Mais il suffit d'avancer d'un ou deux pas dans la question (ici, réduite à l'esquisse) pour réaliser qu'elle ne se laisse pas aussi simplement circonscrire. Pour résumer ce qu'il faudra développer un tantinet, si la subjectivité intime est limitée par toutes sortes de déterminations objectives qui peuvent être impliquées dans le vécu esthétique : l'objet considéré, les réactions des autres, les contextes, etc., inversement, les prédispositions qui déterminent un sujet à adhérer à un goût déterminé ne peuvent fonctionner qu'en étant intériorisées.

Je proposerai de développer cette problématique, pour conduire davantage les pas de l'esthétique vers son autonomie, en mettant au premier plan deux idées : celle que le vécu d'une expérience esthétique comporte, à titre d'aspect crucial, un *moment intuitif* ; celle que l'expérience comme acquis esthétique relève d'une

• 3 – *Op. cit.*, p. 82.

théorie de l'expertise. Pour asseoir la première idée, il me faudra ménager une place à l'intuition à côté de la communication, ce qui suppose, notamment, une ouverture sur la dimension esthétique (avec ce *s* substitué au second *t* d'esthétique pour spécifier son rapport au sensible); une critique des théories esthétiques qui ramènent tout au jugement; une définition de l'intuition qui évite le spontanéisme naïf. Pour asseoir l'autre idée, je partirai de la théorie humienne de la norme du goût. Restée incomplète à maint égard, elle offre une piste d'envol déjà bien tracée pour une représentation de l'expérience esthétique, surtout au sens d'*on a de l'expérience*, qui évite autant l'hypertrophie subjectiviste que les apories objectivistes. Je tenterai enfin de rapprocher les deux idées dans l'optique d'une *sémiotique de l'esthétique* notamment fondée sur la notion peircienne d'interprétant. J'aurai auparavant refait ce que chaque théoricien refait toujours, ne serait-ce que pour se convaincre de l'utilité d'augmenter une littérature déjà abondante : un bilan personnel du domaine où il semble que puissent s'ouvrir quelques perspectives un tant soit peu nouvelles.

Sartre remarquait que nos souffrances ne nous décident pas à changer le monde, mais que c'est, au contraire, quand nous imaginons un autre monde, que nous ne supportons plus notre état⁴. On ne peut pas dire tout à fait la même chose d'une théorie : les thèses des autres qui nous semblent fautives (ou les nôtres, après réflexion) y jouent un rôle autant stimulant que nos préconceptions. Les contraires de l'esprit n'ont pas la variété des contradictions du réel. C'est pourquoi une simple objection semble, à elle seule, nous ouvrir un monde possible. La discussion scientifique, en activant sans cesse la dynamique de l'objection, dessine un kaléidoscope de conceptions du monde; le plaisir proprement intellectuel s'y repaît. Mais la pédagogie du problème esthétique pousse dans un autre sens : mesurer le bilan de la discussion esthétique non point à l'aune de cette discussion même, mais à l'aune de ce qu'on croit, par expérience(s), pouvoir considérer comme esthétique. La pédagogie, ici, signifie la participation de l'expérience du sujet à la théorie qu'il élabore, en sorte que, du même coup, ce sujet fait sa propre psychanalyse – elle commence avec l'axiome que l'expérience esthétique ne doit pas être considérée comme subjective uniquement parce que chaque théorie de cette expérience est subjective (même si c'est partiellement vrai).

• 4 – *L'Être et le Néant*, op. cit., p. 510.